

Contact

[laurent.mann@avoodware.com](mailto:laurent.mann@avoodware.com)

---

Participer

en laissant un commentaire :

<http://www.avoodware.com/dire/suspendu>

en faisant un don :

<http://www.avoodware.com/savoir/mecenat/don.html>

---

Avoodware Edition

@

<http://www.avoodware.com>

# *Un Temps Suspendu*

- récit -

**Laurent Mann**

*Janvier 2000*

C'est tôt le matin. Tout commence et tout finit. Le hurlement autoritaire d'un réveil sonne le glas d'une nuit trop courte. Des rêves ne terminent pas, volent en éclats. Des ronflements s'effacent. On grogne sous les draps. On déglutit. On se retourne. Les bouches sont pâteuses, langues lourdes, gorges raclées, toux grasses. On cherche déjà qui maudire. Les paupières s'entrouvrent, douloureusement. Le cauchemar est là qui s'engouffre dans la brèche. Les consciences émergent. On comprend, on sait, on connaît la suite.

Puis le réveil prend sa claque, enfin. *Clac !* fait le réveil, mais la rébellion est vaine. On n'y peut rien. Il est trop tard. Un peu partout, d'autres sonneries prennent la relève. Les cloisons sont de papier. Le vacarme se propage comme le ferait un incendie. C'est fini, il faudra maintenant attendre le soir pour se rendormir.

Des lumières jaunes s'allument derrière les rideaux blafards. Il n'y a plus d'étoiles dans le ciel, mais la lune est encore là qui rigole. Il fait froid. Les hommes se lèvent, le visage bouffi, s'étirent, grimacent et pètent. La cacophonie des tuyauteries joue sa partition

dans le morne son et lumière matinal : on tente de noyer les stigmates de la nuit sous un peu d'eau glacée ; on urine longuement ; on défèque à l'unisson, un deux trois : poussez ! Les mâchoires se crispent, on serre les dents. Déjà. Et les chasses d'eau se déchaînent, n'emportent pas les odeurs. On ouvre les fenêtres. On s'habille. On s'emmêle.

Un enfant crie ou pleure. D'autres lui répondent. L'inaudible prend de l'ampleur. On force le volume des radios, des télévisions. Cela ne suffit pas. *Ta gueule !* aboie excédé le père. Ou la mère. Un chien réclame confiant un peu de tendresse, remue la queue, aboie. *Ta gueule, j'ai dit !* Le même avale enfin sa baffe : *clac !* fait l'enfant. Le chien gémit. Les voisins grincent des dents. Le poisson rouge fait des bulles. La bouilloire siffle et le beurre ne se laisse pas étaler. Il n'y aura pas de pause.

Dehors, les flics sont seuls dans leur voiture arrêtée. Les beaux uniformes bleus sont froissés au sortir de la nuit, et leurs yeux aussi, froissés par le manque de sommeil et la lassitude, cernes profondes et grises. Ils s'ennuient. Café fumant entre leurs mains jointes et le nez dedans, comme à la télé. Dans la voiture flotte l'odeur du tabac froid. Ils sont le décor, eux aussi, fidèles au poste et amers. Voudraient signaler leur présence, déclencher malicieusement la sirène, exister. Rires gras, fatigués. *Clac !* fera peut-être la matraque.

Ou peut-être pas. Pas aujourd'hui. Espoir matinal. La journée sera longue pour tout le monde.

Beaucoup sont en retard. Depuis longtemps. Depuis toujours. Dans les cages d'escaliers, on se dépêche, on déboule, on trébuche. Ne pas manquer le bus. Pour ne pas manquer le train. La vie n'attend pas. Les portes ne grincent plus, claquent – *clac !* Au passage, on n'oublie pas de saluer les voisins. Sourires entendus, complices ou convenus. Voix rauques, lasses. Les pas sont lourds sur les marches de béton. Les deux ascenseurs sont en panne. Déjà hier ...

C'est si loin hier. On avait oublié, et pourtant rien ne change.

Dans la rue, le premier coup de klaxon retentit comme un signal. *Ta gueule !* aboient les chiens qui connaissent la musique. Faut se bouger le cul. Un même n'avait pas encore reçu sa baffe. Les voisins font des bulles. Les flics s'endorment. Les bouilloires ont cessé de geindre. Dernière chasse d'eau et ultime claquement de porte. Bientôt il ne restera plus personne, et le silence, à l'affût, deviendra roi.

C'est tôt le matin. L'aube étend silencieusement son linge de brume aux premiers rayons du soleil. Une banlieue s'éveille. Comme tous les matins, péniblement. Grise, oppressante, sale, pareille à bien d'autres banlieues. Le ciel est trop bas, l'air est poussière et il fait trop froid pour que poussent les

fleurs. Mais les hommes se lèvent par tous les temps ; la vie, celle qu'on dit active, est ailleurs. Tout est ailleurs. Dans un autre espace-temps. Ce qui fait la banlieue n'est pas la proximité de la grande ville mais l'éloignement. C'est l'isolement, la réclusion.

C'est tôt le matin. Les rituels sont immuables. La journée sera sans surprise ; on connaît par cœur la morne chanson. Tout est écrit et rien ne change, jamais. L'aube, ici, c'est éternellement la même histoire qui bégaie. On n'avance pas, on tourne en rond, comme la terre autour de son axe. Seule dans l'univers. La banlieue a la gueule de bois. La cité-dortoir dégueule ses habitants. Personne n'a pensé à faire pisser son chien. Pissera dans le bocal du poisson rouge. Et tout le monde s'en fout. Dans peu de temps, il ne restera que lui, en tête-à-tête avec le silence. Olivier dort encore et la vie poursuivra sans lui sa ronde monotone.

Il repose dans son lit. Pour lui, ce matin est différent. Quelque chose a enfin changé. Mais il ne le sait pas. Il ne sait pas qu'il va mourir, qu'il meurt déjà. Il est seul, cloué au fond de ses draps poisseux. Il pressent que quelque chose s'est produit, qui changera tout. Il ne dort plus mais ne s'éveille pas encore. Ses yeux sont fermés. Il est comme en suspens sur le fil du temps.

Les pressentiments, ça n'est pourtant pas son genre. Depuis longtemps, il ne se laisse plus gouverner que

par sa raison. Derrière un sens du rationnel hypertrophié, il s'imagine être à l'abri du déferlement dangereux des passions. Et, quand la tempête viendra, si la tempête vient encore, il ne sera pas, ne sera plus comme un moineau impuissant, ballotté au gré capricieux des vents. Il saura cette fois garder son équilibre, malgré la vie qui tangué, et ne pas sombrer dans la détresse, qui rend fou. Il sait que le bonheur n'est qu'une illusion périlleuse, un plongeur au-dessus de l'abîme. Et la vie qui vous aiguillonne. A grands coups de boutoir.

Son jugement sur les êtres et les choses est devenu glacial. Cœur frigide et sans amour, ni haine non plus, il a renoncé aux sentiments comme à l'insouciance ; et rien jamais ne l'affectera plus. Rien et jamais ! Il a enfermé le reste de l'humanité derrière les barreaux de ses froides certitudes. Et tant pis s'il ne sait plus très bien distinguer le dedans du dehors. Il est seul en lui-même, reclus.

Pas son genre, non. Et pourtant, ce matin, il est bien là ce lourd pressentiment qui pèse en son crâne, qui insiste, s'accroche et se fait obsession, testacé indésirable parasitant le roc de ses pensées, sa raison. Il ne comprend pas, s'énerve. Quelque chose n'est plus ou est autrement, et il ignore ce que cela peut être. Son intelligence semble comme éteinte devant cette intuition matinale et étrange qui le ronge. Il a peur,

l'angoisse tel un venin inoculé de l'intérieur. Il a peur d'ouvrir les yeux sur un extérieur qui serait inexplicablement autre. Pas ce matin, pas tout de suite, ne pas ouvrir les yeux tout de suite. Plus tard ! Oui, plus tard.

Son réveil n'a pas sonné, ou bien il ne l'a pas entendu, mais c'est peu probable. Sa mère qui connaissait la lourdeur de son sommeil et les difficultés qu'il éprouvait à en sortir, sa mère lui avait offert cet appareil. Il y a bien longtemps de cela. La mécanique est de grande qualité et l'engin demeure encore aujourd'hui d'une précision proprement phénoménale. Quant à la sonnerie, elle tient davantage de la sirène mugissante des pompiers que de la timide clochette de cristal.

Ce réveil, dont il a maintes fois maudit les exhortations matinales, est tout ce qui lui reste de sa mère. Alors il respecte cette dernière chose qui lui vient du passé, même s'il ne s'explique pas pourquoi. Peut-être est-il nécessaire, après tout, que passé et présent se rencontre au moins en un point. Sans doute ; et ce réveil serait ce point essentiel où le temps trouve la continuité qui permet au présent d'exister encore un peu. Une seconde après l'autre. Interminablement.

Une fois, une seule, il avait omis d'enclencher le mécanisme. Il était rentré chez lui tard dans la nuit. Ivre mort. Il n'avait pas atteint son lit, encore moins

son réveil et, se faisant un chaud matelas de ses vomissures, il avait dormi à même la moquette. Il avait dormi profondément, n'avait pas rêvé et le lendemain, les tintements joyeux du soleil étirèrent délicieusement son sommeil jusqu'au bout de la matinée. Lorsqu'il se fut enfin éveillé, ce matin-là, un semblant de bien-être avait fait mine de l'effleurer, comme un souvenir fugace qui aurait un instant papillonné dans la chambre. Un léger frisson glissa le long de son squelette reposé et il perçut le souffle chaud du bonheur perdu passer sur sa nuque. Il crut percevoir un infime geste de bonne volonté dans le clignement de l'œil cyclopéen du cours du temps et des choses. Pour une fois, le passé ne pesant plus sur le présent, il se sentit léger, aussi léger qu'une plume portée par la brise. Il n'avait pas rêvé et ce fut comme si c'était la première fois qu'il avait dormi. Car son réveil n'avait pas sonné.

Il s'appelle Olivier. Il a grandi dans une cité pareille à celle-ci, dans une autre banlieue.

Quand son père est mort, il avait quatre ans. Il a été élevé par sa mère à qui il ne connut pas d'autre amante. Elle s'appelait Michèle. C'est ainsi qu'il l'appelait, Michèle, rarement maman : elle n'aimait pas ça quand par mégarde lui échappait un 'maman'. Elle avait ce genre de coquetterie.

Michèle lui raconta peu de son père, et à travers ce peu, elle ne chercha jamais à lui dépeindre une figure paternelle idéalisée. Bien au contraire, elle évoquait un ivrogne auquel il arrivait régulièrement de battre aussi bien sa femme que son enfant. Olivier devinait qu'il était bien plus que cela pourtant, cet homme, pour elle tout au moins ; qu'elle l'avait aimé, malgré l'alcool et les coups ; qu'elle l'aimait encore lorsqu'il est mort.

Olivier n'a conservé aucun souvenir de son père. Après sa mort, un cauchemar hanta son sommeil pendant plusieurs mois, mais cela ne dura pas. Grâce au dévouement sans faille de Michèle, il eut une enfance plutôt heureuse, et l'absence du père ne sembla pas longtemps lui être un poids. A dix ans, onze tout au plus, Olivier parut avoir définitivement digéré la mort de son père. Il passa à d'autres cauchemars.

Puis, il y eut Roxane, son premier amour, qui fut le seul, et la vie devint un rêve onctueux. Ils habitaient dans deux bâtiments qui se faisaient face, elle au sixième étage, lui au quatrième. Le matin, dès le saut du lit, lorsqu'ils n'avaient pas passé la nuit ensemble, ils s'envoyaient par la fenêtre des baisers que le soleil réchauffait, ou mouillait la pluie. Ils allaient au lycée et en revenaient ensemble, main dans la main, et en classe, invariablement assis côte à côte, leurs genoux se frottaient tendrement sous les pupitres. Ils étaient peu nombreux les moments qu'ils ne passaient pas l'un

avec l'autre, à se parler d'amour et à s'embrasser, à se toucher comme on respire, sans y penser, parce que c'est essentiel.

Dans une cave inoccupée, ils prolongeaient la nuit leur intimité gourmande du jour, et en assouvissaient les mille promesses coquines. Ils avaient là installé un matelas et cinq coussins soyeux, tendu des tissus bigarrés aux murs, disposé quelques bougies colorées, branché un radiateur sur l'alimentation électrique commune et mis un gros cadenas à la porte. Dans ce petit nid, ils passèrent bientôt trois à quatre nuits par semaine. Il n'y eut pas long avant qu'ils constatent que Roxane était enceinte. Ils avaient tous les deux dix-sept ans.

Pour tous ceux qui surent ou devinèrent, à la faveur d'une confidence ou d'un commérage, l'avortement fut jugé inéluctable. Michèle l'envisagea avec tristesse, comme un moindre mal. Les parents de Roxane, son père surtout, le souhaitèrent avec rage et ressentiment : 'une bonne leçon pour ces deux écervelés'. Leurs amis et tous les autres conjecturèrent autour de l'avortement parce que l'histoire était connue, convenue même. Terriblement banale en somme. Roxane et Olivier, parce que parfois l'adolescence est pleine d'inconscience et de douce démesure, ou bien parce qu'ils étaient exceptionnellement lucides, laissèrent pourtant venir à eux cet enfant, à la vie aussi. Ce fut un

garçon, ils l'appelèrent Thomas et ils s'installèrent chez Michèle.

Il suffisait d'un peu de bonne volonté pour que l'appartement puisse accueillir un jeune couple, leur fils et la jeune grand-mère. Ils n'en manquèrent pas. Tandis que Roxane et Olivier dormaient dans le salon sur une banquette rabattable, Michèle et Thomas avaient chacun leur chambre. Et la cuisine avait la taille requise pour que quatre personnes puissent y prendre simultanément leurs repas. Ils n'en demandaient pour l'heure pas davantage. On verrait bien par la suite. Ils n'eurent pas d'autre enfant et la cohabitation provisoire se prolongea douze années, dans la plus parfaite harmonie.

Rares en effet furent les conflits. Ils s'aimaient et ils surent créer et entretenir un solide équilibre fait de tendresses et de confiance partagée où chacun pouvait puiser force et énergie. Chacun à l'autre rendait mille fois l'amour infini qu'il en recevait. Chacun eut quotidiennement sa part d'un bonheur qui leur apparaissait incorruptible. A Olivier surtout. Lui considérait béatement son bonheur, comme une plume rare posée au creux de sa main, douce et légère dans sa paume ouverte. Avoir auprès de lui sa mère, sa femme et son fils suffisait à le combler tout à fait. Il avait le sentiment sublime de se trouver au centre d'un triangle dont les liens qui unissaient deux à deux son fils, sa

femme et sa mère formaient les arêtes d'une structure chaleureuse qui irradiait l'amour et au cœur de laquelle il pouvait s'abriter et se garder de tout. Jour après jour, lové douillettement dans son cocon, il se réjouissait, s'émerveillait et se grisait de ce destin de roi.

A s'abreuver ainsi continuellement à la même source, il devint excessivement dépendant de ce petit univers auquel il restreignait son bonheur et sa vie. Douze années passèrent, puis, un soir, la mort de Michèle fit voler en éclats le bel édifice. Soudain, Olivier fut nu, incapable d'affronter un présent qui avait basculé. La mort de sa mère créa un vide immense par lequel il fut violemment aspiré. Si Roxane et Thomas vacillèrent, lui perdit tout à fait pied et sombra.

Elle avait cinquante-cinq ans. C'était une femme grande et énergique, une femme au sourire large et facile, qui néanmoins ne faisait pas de concession. Michèle était intelligente et douce, mais son intelligence et sa douceur avaient quelque chose d'inflexible et on la respectait pour cela. Rien ni personne n'aurait pu lui en imposer.

Ce soir-là, quand une demi-douzaine de gamins excités décidèrent de s'offrir son sac, cette femme forte et fière ne plia pas et leur tint tête. Elle entendit une moto s'approcher et ralentir à leur hauteur, mais elle se

refusa à appeler à l'aide, car ces petits morveux ne l'impressionnaient pas. Elle n'aurait besoin de personne pour leur en rabattre et la moto s'éloigna.

Les petits morveux sautillaient nerveusement autour d'elle, l'insultaient et la bouscullaient. Elle ne s'affola pas car leur arrogance hystérique n'était qu'un masque vulgaire derrière lequel ils dissimulaient leur propre peur. Mais la meute a souvent le dessus. Michèle s'opposa, engueula, refusa de céder, tenta de gifler et finalement reçut un coup à l'épaule qui la fit trébucher. Une jambe alors se tendit, pour rire encore un peu, la faucha et l'envoya brutalement à terre. Elle ne lâcha pas son sac dont le contenu ne valait ni qu'on le vole, ni qu'on se batte pour le conserver. La chute ne fut pas amortie et sa tête heurta sèchement l'angle du trottoir.

Les gamins cessèrent de rire car soudain cela semblait un peu moins drôle. Ils hésitèrent un peu puis se dispersèrent en abandonnant la femme et son sac. On pensa savoir qui ils étaient mais il n'y eut jamais de certitude. Qu'importe. Michèle mourut dans un lit d'hôpital quelques semaines plus tard, sans jamais être sortie du coma dans lequel elle avait plongé. Olivier lui tenait la main tandis qu'elle mourait et que lui pleurait toutes les larmes de son corps.

Il n'y eut pas d'après.

Olivier ne cessa plus de pleurer. Il se mit à boire pour alimenter ses larmes et sombra rapidement dans

un chagrin sans limites. A la tristesse s'ajoutèrent bientôt le remord et un douloureux sentiment de culpabilité. Puis il y eut la haine et le mépris ; de soi d'abord, des autres par la suite, et ce fut là la fin de son voyage parmi les hommes et leurs passions. Après, il n'y eut plus en lui de mépris que de la vie qui salit tout de mort.

Il l'avait trop longtemps ignorée, la mort. Aveuglé par l'éclat de tout son bonheur, il avait oublié sa menace terrible tapie dans l'ombre, n'avait pas su la voir surgir et fondre et dévaster sa vie. L'occasion lui avait été donnée, pourtant, de faire que vive encore Michèle. Inconséquent, il avait détourné les yeux, avait refusé de voir. Il avait préféré se laisser vivre que vivre vraiment, les yeux grands ouverts sur le vide et les noires profondeurs des limbes qu'il feignait d'ignorer et ignorait. Il s'était laissé vivre comme on se berce d'illusions, comme un nourrisson pendu mollement au sein de sa mère, et la plume légère du bonheur s'était envolée, emportée par la violence de la bourrasque d'un dernier soir ; et les regrets maintenant n'y pouvaient plus rien changer.

Lancinant, inutile surtout, le sentiment de sa culpabilité s'installa dans son cœur, l'habita et l'usa jusqu'au dégoût de soi et de ce cœur qui dans sa poitrine oppressée, malgré la vérité révélée, et brutale, continuait de marteler son absurde envie de vivre. Il

voulut mourir, mais il ne sut pas. Alors, parce qu'il est impossible de se détester ou de se mépriser soi-même trop longtemps, et de continuer à vivre avec ça qui vous ronge, il se laissa submerger par une haine des autres, de cet autre qui avait lâchement assassiné sa mère. De peu entré dans la trentaine, il se mit à parler de la jeunesse avec une acrimonie féroce, déversant sur elle un fiel aussi abondant que nauséabond. Chaque adolescent symbolisait désormais tous les autres, qui tuent les mères et avaient tué la sienne. Il les haïssait. Il s'enivra de cette haine sans mesure aussi désespérément que d'alcool.

Pourtant, pour violente que fut sa dépression, elle n'aurait pas duré, sans doute, puisque rien jamais ne dure. Sa rancœur aurait eu tôt fait de s'éteindre. Il aurait probablement réussi à composer aussi avec la culpabilité et le mépris de soi. Peu à peu, oui, il aurait appris à pleurer la mort de sa mère jusqu'à la dernière larme ; il aurait fait son deuil et la vie aurait tant bien que mal repris un cours plus paisible, quoique emprunt d'une indélébile tristesse. La vie, oui, aurait pu redevenir supportable. Sans doute. Elle aurait pu et il aurait dû en être ainsi. Mais quelques semaines plus tard, un soir encore, sa haine, sa culpabilité, son chagrin, sa douleur, sa rage contre lui-même et le monde des vivants le consumèrent tout à fait et il ne fut

plus que cendres et fumée, fantôme incarné en lui-même et folie délétère.

Des enfants jouaient bruyamment et tapaient dans un ballon au pied de la tour. Il était suffisamment tard pour qu'on exige qu'ils se taisent. Olivier avait bu, mais l'alcool seul n'aurait pas suffi. Sa haine déferla et ravagea. Soudain, un fusil, qu'il ignorait que son père avait laissé comme en héritage, s'ajusta à ses mains fébriles, se cala inexplicablement contre son épaule raidie, incita son œil creusé à tracer une ligne de mire au-delà du canon lustré qui se tourna comme de lui-même vers les enfants. Il pressa la détente comme on donne un coup de poing dans une porte, et le fusil expulsa la mort et désigna sa proie ; et la victime serait ni plus ni moins innocente qu'une autre, ou que ne l'avait été sa mère.

Thomas était en bas, parmi eux. Il reçut la balle. Qui sans peine lui traversa le cou. Car cela ne pouvait être autrement.

Il sortit de prison deux ans plus tard. Roxane était là qui l'attendait sous un porche. Il pleuvait.

Olivier avait reçu cent lettres dans lesquelles Roxane avait cherché à exprimer combien encore elle avait besoin de lui.

Elle ne se leurrerait pas, n'avait plus d'espoir ; elle savait, Roxane, qu'elle ne pouvait l'aimer encore, lui

qui dans sa folie avait tué leur enfant. Elle savait que rien, plus jamais, ne serait comme avant. Elle ne se leurrait pas, non, simplement elle avait besoin de lui, de sa présence. Qu'il demeure dans sa vie. Elle ressentait la nécessité de lui parler et plus encore celle d'entendre ses mots à lui. Pour ne pas être seule avec des souvenirs, pour qu'ils ne croupissent pas, leurs souvenirs, dans une solitude noire. Elle avait besoin de lui pour que vive sa mémoire à elle, en eux. Elle n'espérait plus rien, sinon que se mêlent infiniment leurs deux solitudes.

Alors elle lui avait écrit.

Cent lettres qu'il n'ouvrit pas. Et de lui, elle n'en reçut qu'une où il demandait qu'elle ne vienne pas le voir. Elle n'alla pas le voir mais lui écrivit cents lettres qu'il n'ouvrit pas.

Il sortait de prison et elle était là sous la pluie, qui l'attendait, car il n'y avait plus qu'elle et lui. Ils se regardèrent. Sur leurs visages se peignaient la même grisaille, comme le reflet de deux miroirs qui se font face dans le vide, et dans leurs yeux creusés, et autour aussi, les traces laissées par un bonheur qui avait passé.

Elle s'apprêta à parler, à lui ouvrir les bras peut-être – qui peut savoir ? –, mais il détourna son regard et ses pas.

*Ne jamais la voir mourir. Ni elle, ni personne.* Trop dangereux la vie partagée. Trop dangereux d'aimer. Il

ne se risquerait plus à jouer le jeu de l'amour et de la mort. Il passa son chemin pour s'en aller bâtir un mur d'indifférence autour de son cœur. Vivre seul, reclus des hommes, pour se protéger de la vie qui passe.

Il a trouvé du travail. Il est réceptionniste de jour dans un hôtel de passe à la périphérie d'une ville moyenne. Il a trouvé une chambre en banlieue. Bâtiment F, douzième étage.

Il est seul. Il dort peu. N'aime pas dormir. Difficile de cultiver l'indifférence quand on rêve. Les rêves ça vous emportent partout où vous refusez d'aller, à l'endroit même où se déchaînent les sentiments et se cultivent les angoisses. Il rêve beaucoup et peu serait déjà trop. Il aurait dormi toujours s'il avait pu être assuré qu'il ne rêverait pas. Aussi, malgré la folle sonnerie, chaque soir, il enclenche la redoutable mécanique de son réveil, et, avant que le sommeil ne parvienne à le saisir, il vérifie plusieurs fois qu'il l'a bien enclenchée.

Ce matin pourtant, son réveil n'a pas sonné. Il l'aurait entendu. Une angoisse sourde s'insinue en lui, envahit son corps, meurtrit ses pensées. Il aurait voulu lutter, se reprendre et comprendre, reprendre possession de ses pensées, mais il est incapable même de vouloir. Il s'est passé quelque chose, il ne sait plus que cela. Ses yeux sont clos encore. L'idée de les

ouvrir le panique, ne lui vient pas. Il est paralysé par une peur qu'il ne s'explique pas.

En lui, au-delà de l'angoisse, une sensation inconnue (mais comment la reconnaîtrait-il ?) tente de l'engourdir. Comparable à aucune autre : pas une sensation en réalité, plutôt comme une absence de sensation. Il ne se sent ni bien, ni mal. Il ne se sent plus. Il flotte. Ses sens ne répondent plus. Il n'a ni froid, ni chaud. Les draps sur lui ne pèsent plus, ne sentent plus la crasse déposée par la nuit. Il n'a pas en bouche l'arrière-goût du sommeil. Cette pâteuse amertume. Il flotte sans fin. Comme hors de son corps et hors du temps, dans un vide silencieux et inodore. *Il est comme mort*, et cette pensée absurde l'effleure soudain.

Il joue un instant avec cette idée. Sa propre mort ! Puis bien vite il ricane. Et s'affole. Il n'y croit pas, refuse énergiquement d'y croire. Car cela ne peut pas être que cela. Ce sont les autres qui sont morts. Tous les autres. Il est le dernier survivant, et il voudrait sourire pour chasser cette vision démente qui le terrifie. Il n'avait hier encore qu'un souci, une seule volonté, se couper du monde et des hommes. Être seul. Ne pas s'attarder, jamais, sur le regard sans profondeur de tous ces autres qui vont mourir. Ne pas même les plaindre. Il voulait être seul, tout seul face à la mort.

Mais pas ainsi. Pas en étant le dernier à mourir. Il voulait être seul au milieu des vivants, pas au milieu des morts. Qui sont trop nombreux déjà. Il a besoin des vivants pour vivre. Pour mourir. Il ne veut pas mourir dans un cimetière où il creuserait seul sa propre tombe. Il faut que le monde lui survive. Il faut que Roxane lui survive. Le regarde mourir. Elle au moins pour l'ensevelir. Roxane...

Elle est là Roxane, près de lui. Elle se penche sur lui et le regarde.

Oui, soudain il prend conscience qu'elle est là qui le regarde dormir. Mais il ne dort pas. Un poids pèse doucement sur sa poitrine qui l'empêche de dormir, et ce poids est une joie profonde.

Roxane est là, oui ! Il sent son regard attendri qui sourit à son sommeil. Il fait semblant de dormir. Il devine ses yeux gourmands qui roulent sur lui et qui l'aiment. C'est tellement bon. Il perçoit le souffle de son sourire. Elle le trouve beau, c'est sûr, voudrait l'embrasser. Elle est amoureuse comme au premier jour. Non, pas comme au premier jour, car c'est le père qu'en cet instant elle aime en lui. Leur fils a tout juste une semaine et c'est comme si aujourd'hui n'était plus seulement aujourd'hui, comme si aujourd'hui était un jour de bonheur présent.

Ils viennent de le ramener à la maison, Thomas, leur fils. Il dort profondément, repus et au comble du bien-être sur le torse de son père : cette joie qui pèse une plume. C'est cette image du père et de son fils endormis qu'elle aime, Roxane. Et lui qui est si fier de cela. Ce qu'il ressent, c'est la pureté d'une émotion vraie. Un sanglot de bonheur s'étrangle dans sa gorge. Il va pleurer. Il est heureux.

Il rêve... Il comprend soudain qu'il rêve. Il fait semblant de comprendre car il sait aussi que c'est bien davantage qu'un rêve. Ils sont là, tous les trois. Comme avant. Roxane, mais aussi Thomas, et Michèle. Comme dans un rêve, ce rêve qu'il a vécu avant, qui était la réalité et qui la redevient. Il voudrait maintenant que jamais le réveil ne sonne.

Un rêve si doux, et parfait. Qu'il survive. Il ne doit pas sonner, et le réveil en effet ne sonnera plus.

Michèle et Roxane sont dans le salon. Il les entend chuchoter, et rire. Elles parlent de lui sans doute. C'était comme cela, elles parlaient toujours de lui, interminablement.

Thomas est dans la cuisine maintenant et ânonne péniblement sur son livre de lecture. Car maintenant est un autre jour et le temps a défilé, ou le temps s'est arrêté. Il a six ans, Thomas. Il apprend à lire. Il ne va pas mourir. Ni Michèle. Tant que ne sonnera pas le

réveil, qui ne sonnera plus. Il n'y a plus de passé. Que le présent, éternellement.

C'est lui, Olivier, qui suspend le vol du temps. Olivier, maître du temps. Délivré de la tyrannie du temps qui passe. Du réveil qui pour marquer le jour nouveau sonne le glas de celui qui a fini. Ce n'est pas un rêve, ce ne sont pas des souvenirs, c'est la vie qui reprend. C'est la réalité, hors du temps cette fois. La trotteuse ne trotte plus. On n'entend plus son morne tic-tac et plus jamais le jour ne se lèvera. Ni ne s'éteindra. Ni ne s'éteindra.

Ce n'est pas un rêve, non, c'est bien la réalité. C'est cela qui s'est produit : tout est maintenant. Le rire de Roxane tressaute et résonne dans le petit appartement, et son rire est réel. Michèle parle, et sa voix est réelle. Michèle qui conte à sa Roxane chérie ce jour où elle a surpris Olivier dans sa chambre qui consciencieusement se masturbait. Et ce jour aussi est réel.

C'est aujourd'hui, c'est la nuit de Noël et il aura bientôt treize ans. Elle lui a offert la panoplie complète du parfait petit boxeur. Il est ivre de joie : merci, merci, merci Michèle ! (et merci maman). Gants de boxe, casque de boxe et un sac de sable qu'elle a confectionné elle-même – le sable vient du petit et minable jardin d'enfants qui se trouve devant la mairie,

et c'est tellement elle, aussi, ce petit larcin sans conséquence.

Il est tard, il est dans son lit et, comme par enchantement, car c'est Noël, Olivier découvre aux gants rouges un usage accessoire et inattendu : nu sur son lit, un gant enfilé sur chaque main, il entreprend de s'astiquer le membre dans le cuir encore neuf et s'achemine avec application et méthode vers l'extase.

Michèle raconte encore et Roxane pleure de rire. Le croyant depuis longtemps endormi, la maman est entrée sans bruit dans la chambre. Car elle a gardé en réserve un dernier cadeau : elle vient déposer sous son oreiller sa carte de membre du club de boxe municipal. Mais il ne dort pas, il est à genoux, les yeux mi-clos, la tête rejetée en arrière, haletant et gémissant, la queue pointant et disparaissant alternativement entre les gants rouges, et joyeux Noël ! Car c'est la Mère Noël qu'Olivier prend ainsi en levrette.

Tout à la nouveauté de son expérience, il ne s'aperçoit pas de la présence de Michèle dans sa chambre. Et le rire de Roxane fuse plus haut encore lorsque Michèle avoue qu'à la faveur de la pénombre et de sa confusion, elle croit l'espace d'un instant que les testicules de son fils ont soudainement enflé, vont éclater : ses couilles comme des gants de boxe !

Il n'en revient pas. Il se souvient bien des gants et de l'usage qu'il en avait fait, et plus d'une fois, mais jusqu'à ce jour il ignorait que sa mère l'avait surpris. Et Roxane maintenant qui est dans la confiance de ses pratiques nocturnes, qu'il croyait intimes et secrètes. Et son fils qui est dans la cuisine. Qui tend l'oreille sûrement. Il voudrait leur dire de chuchoter un peu moins fort. Mais il ne faut pas. Pas encore. Ne pas se manifester encore. Rester là à les écouter. Savourer le miracle de la mort du temps. Surtout ne pas ouvrir les yeux.

Il voudrait courir les embrasser. Rire avec elles. Prendre son fils dans ses bras et le serrer contre lui. Leur dire comme il les aime. Tous les trois. Elle, Elle et Lui. Mais il n'a pas confiance encore ; si ce n'était qu'un rêve...

Il préfère continuer de croire à son rêve que de prendre le risque en ouvrant les yeux de les perdre encore une fois. Tant qu'il croira que tout cela est la réalité et que le passé n'est pas mort, ce ne sera pas un rêve et tout alors reste possible et le redevient. Il refuse le risque d'avoir à se réveiller ici plutôt que là : ne pas tenter le Diable.

Il savoure ces instants qui sont la seule réalité qui vaille, puisqu'ils sont toute sa vie. Il écoute encore et il n'a jamais été aussi vivant.

« Michèle, Michèle », et c'est Thomas qui appelle depuis la cuisine. Quel bonheur que de l'entendre à nouveau ! Sa voix légèrement rocailleuse. Roxane prétendait qu'il possède depuis toujours cette fine cassure dans la voix, depuis qu'il a crié trop fort à sa naissance. Car son premier cri avait été d'une extrême violence. Un peu comme s'il n'avait pas voulu naître. Pas déjà. On aurait pu croire qu'il insultait la sage-femme qui osait ainsi l'extraire des entrailles de sa mère. Contre son gré. Il était né en colère, furieux du mauvais coup que l'on venait de lui faire, regards noirs alentour. Il avait hurlé encore pour que l'on ne coupe pas le cordon. Mais on ne lui demandait pas son avis.

« Michèle ? » On entend un sanglot rebondir dans sa voix. Michèle l'a rejoint maintenant, est auprès de lui : « Michèle, pourquoi il est mort papa ? » Et Olivier étouffe un cri.

Il aurait voulu clamer qu'il n'est pas mort. Qu'il est là, avec eux. Leur raconter son mauvais rêve. Ils ont tous fait un mauvais rêve. C'est fini maintenant. Ils sont revenus les uns aux autres. A la vie. Qu'importe où ils étaient partis, et qu'importe aussi ce qui n'aurait jamais dû se produire et qui ne s'est pas produit, ils sont ensemble et tout peut continuer.

Mais son cri se fige dans sa gorge et ne résonne que dans son crâne. Il comprend comme on est foudroyé que ce n'est pas de lui qu'on parle. Non ! ce n'est pas

Thomas qui parle, c'est lui. Et Thomas n'est pas né encore, car c'est lui, Olivier, qui a six ans, qui est attablé dans la cuisine et qui interroge sa mère. Qui pose cette question qu'il n'avait jamais posée. Car jamais il n'aurait osé. C'est de son père à lui qu'il parle.

Très vite, Olivier avait compris qu'il est inutile de demander pourquoi la mort. *Pourquoi il est mort papa ?* Question vaine qui brûle les lèvres et le cœur, qui vous consume lentement.

L'enfant avait bien vite compris que jamais il n'obtiendrait de réponse, parce que les adultes ne la comprenaient pas, sa question, refusaient obstinément de la comprendre. Ils lui parlaient de la maladie, mais la maladie n'est pas une explication, elle ne donne aucune réponse ; la maladie c'est la vie encore. Ils n'osaient pas regarder, les adultes, sa mère, ils n'osaient pas voir, au-delà de ce pourquoi, cette autre question tellement plus douloureuse, dissimulée derrière, comme en embuscade dans son crâne d'enfant, prête à le saisir à la gorge, de l'intérieur, et planter ses crocs empoisonnés dans son âme orpheline, cette question : Serait-il mort quand même, son père, s'il ne lui avait fait aucun mal, s'il ne l'avait pas battu et si lui l'enfant n'avait pas pleuré ? A-t-il été puni de mort, son père, pour les coups qu'il lui donnait ? Des

larmes que lui, son fils, avait versées, n'avaient pu ou su retenir ?

Olivier ne lui en voulait pas des coups reçus, il s'en voulait à lui-même d'avoir pleuré. Car ce n'était pas si grave, les coups, puisqu'il avait oublié. Il voudrait n'avoir jamais pleuré et que son père ait été pardonné. Il se souvient comme d'une griffure terrible cette parole entendue un jour à la radio, prononcée comme une sentence par un chroniqueur judiciaire gavé de sa propre pédanterie : *on ne peut pardonner les larmes d'un enfant.*

Et le cauchemar de l'enfant devient réalité à son tour, en cet instant, dans ce matin intemporel où Olivier meurt seul dans son lit. Et tout redevient immensément possible. Car son père est devant lui maintenant, qui le regarde. Ils se font face, comme tant de fois dans tant de rêves, qui furent toujours le même cauchemar.

Le fils est assis sur son petit lit d'enfant, les yeux levés vers son père qui se tient debout devant lui, immense, imposant, statufié. Il le regarde sévèrement et lui demande s'il sait ce qu'il doit faire. Et il le sait, l'enfant, il ne sait même que cela. Il hoche la tête en serrant fermement les dents : ne pas pleurer, surtout ne pas pleurer.

Il tente un sourire confiant lorsque soudain son père est une main géante qui le frappe au visage. La gifle est

violente mais donnée sans méchanceté, froidement, parce qu'il le faut. Olivier ne ressent aucune douleur. Pendant une puis deux, puis dix secondes, il parvient à demeurer impassible, à ne pas pleurer. Il voit le visage de son père se détendre, commencer à se détendre, s'éclairer. Ses yeux sont plantés dans ceux de son fils, froids et attentifs : il croit en lui. Une douce et chaude fierté inonde alors l'enfant qui va enfin réussir, enfin être digne de son père. Être digne enfin d'avoir un père. Il tremble de joie et d'émotion contenue. Non, qu'il ne peut plus contenir. Qu'il ne contiendra pas cette fois encore. Inexplicablement, une petite larme s'est formée au coin de son œil, gonfle malgré lui, coule bêtement sur sa joue et draine avec elle toutes ses espérances. C'est une larme de joie, lui le sait, mais qui d'autre jamais le saura ?

Olivier comprend ce qui va advenir, puisque l'on ne pardonne pas les larmes d'un enfant. De désespoir, ses yeux se brouillent et, dans ce brouillard de larmes vraies, son père qui le regarde encore s'évapore, n'est plus et n'a jamais été.

Il est seul à nouveau. Et il demande en sanglotant, à l'obscurité et au néant : *pourquoi il est mort papa ?*

Il écoute, il attend une réponse, de toute son âme. Mais rien ne vient plus que le silence. Comme un étourdissement. Comme le vide qui emplit l'espace après une explosion, quand le monde assourdi devient

muet de stupeur. Le silence d'un monde hébété après que le coup de fusil a claqué.

La réalité est comme abrasée par le temps, elle devient lisse et cruelle, et sa lumière est triviale. Il n'y a plus les ombres salutaires où se dissimulaient quelques douloureuses vérités que l'on préfère ne pas connaître. La réalité est nue et ses chairs sont à vif, et Olivier voit en transparence battre le cœur de Sa Vérité. Il voit tout. Il sait.

Devant la fenêtre, cet homme qui lui ressemble n'est pas lui. Ce n'est pas lui qui tient le fusil et grimace de haine. Ce n'est pas son visage qui transpire tant de douleur et de folie, les yeux éteints. Il n'est plus lui-même. Il est le fantôme de son père qui s'incarne en lui, il est son père qui vise, qui appuie sur la détente, et guide la balle. Il est la balle qui est son père et qui fuse et glisse dans le silence déjà, et troue le vent. Il est son père qui châtie, il est lui-même le châtiment qui est cette balle qui transperce le cou de son fils et sectionne la carotide de l'enfant. Il est ce petit trou dans le cou de son fils et le sang qui gicle et la vie qui passe, la mort qui vient.

Il est son père et la mort qui le châtie, lui qui avait le bonheur posé comme une plume dans le creux de la main, qui le punissent lui d'avoir laissé filer entre ses doigts insouciant tant de bonheur parfait, cette plume

fragile et légère emportée par un vent froid comme la mort. Et il est ce vent mauvais et glacial comme un dernier souffle.

Et, dans le froid, le temps se fige et tous les instants se rejoignent et se confondent. Il est couché dans son lit, inerte, assourdi par un silence de mort ; et assis, il pleure devant son père qui s'écarte de lui, détourne son regard sévère et disparaît comme une fumée qui se dissipe ; et dans ce même instant où tous les instants se réunissent, il jouit à genoux dans le cuir rouge de ses gants de boxe et remercie le père Noël ; et il est aussi et encore debout devant la fenêtre, le canon brûlant du fusil contre sa joue, le regard perdu et creux ; et sur son ventre dort paisiblement son fils qui vient de naître et qu'il n'a pas encore tué. Et il chevauche sa moto dans le soir, et l'air glacial de la nuit qui vient s'engouffrer et pénètre sous son casque et remonte dans son cou.

Il chevauche sa moto, il rentre chez lui, il a froid et ses pensées s'engourdissent. Il est fatigué et sale. Il a passé la journée comme celle d'hier qui déjà ressemblait à celle d'avant, sur un échafaudage dressé sur la façade en ravalement d'un immeuble parisien, à gratter la brique pour la mettre à nu. Dans quelques minutes, il sera chez lui et cette seule pensée le réchauffe et le transporte.

Il chevauche sa moto, il est heureux. Bientôt, il aura retrouvé son petit nid, son îlot de bien-être, son abri. Il prendra une douche. Et avant cela, il aura embrassé Thomas, avant qu'il ne s'endorme. Il regarde sa montre, il est assez tôt encore, il pourra embrasser son fils et l'endormir. Et passer un long moment avec Michèle et Roxane. Paisiblement. Parler. S'aimer. Il ressent le bonheur comme une urgence.

Mais il est trop tard déjà. A l'entrée de la cité, un peu à l'écart de la route, à une dizaine de mètres tout au plus, une femme est aux prises avec une nuée bourdonnante de petits voyous. Il ralentit. A contrecœur car il voudrait déjà être chez lui. Il fait sombre. Il distingue les silhouettes qui s'agitent autour de cette autre immobile et légèrement voûtée, à peine voûtée. Rien de bien grave sans doute. Ils n'ont pas l'air bien méchant ces gosses. Ils s'amuse un peu, voilà tout. Il en faisait autant à leur âge. Il est pressé. Il ne s'attarde pas davantage et accélère, se détourne pour un bonheur qui s'envole déjà, n'est déjà plus qu'un souvenir. Le souffle du vent mauvais est passé sur lui et il n'a pas même frissonné.

Et le soleil perce douloureusement les nuages, car dans la confusion du temps il est aussi et a toujours été dans le cimetière où il voit le cercueil de son père

descendre interminablement sous la terre tandis que coulent vers le trou les larmes de sa mère.

Il est dans les bras de Michèle. Il a quatre ans. Il scrute sans comprendre son doux visage et découvre les ravages commis par le chagrin. Elle pleure mais il ne sait pas comme on console une maman. Il se serre tout contre elle, ne la quitte pas des yeux : qu'elle ne l'oublie pas !

Elle s'agrippe à lui comme on s'agrippe à une bouée de sauvetage. Elle ne le regarde pas, ses yeux sont perdus par-delà cette sinistre forêt de tombes. Elle pense sans doute à tout ce qu'il a fallu traverser à cet homme qu'elle aimait, qu'elle aime encore, pour en arriver là, à l'alcool, aux coups et finalement à la mort. Et elle murmure comme pour elle seule : *c'est peut-être ce qui pouvait lui arriver de mieux.*

Il a quatre ans, il n'oubliera pas lui cette parole qui ne lui est pas destinée, qui tombe dans son oreille et se grave dans sa mémoire. Il a quatre ans et il s'interroge : *est-ce que la mort peut être un moindre mal ?*

Et dans le même temps toute sa vie est devant ses yeux. Il a quatre ans, mais il est aussi cet homme usé qui meurt et qui a tout vécu déjà. Il prend soudainement conscience de son erreur ce jour-là, au cimetière, aujourd'hui, à l'enterrement de son père. Suspendu sur le fil du temps qui bascule, il comprend que c'est de lui qu'elle parle, sa mère, de lui et pas du

mort que l'on enterre, et c'est ce qui pouvait lui arriver de pire, bien entendu, à son père, d'être mort.

De lui ! Car bien sûr ce qu'elle invoque, Michèle, c'est une vie heureuse pour son fils, la mort du père abusif comme un soulagement, comme un fardeau déposé et abandonné sur le bas-côté, afin que sur les cicatrices qui zèbrent le dos de l'enfant poussent les ailes du bonheur et le transportent. *Ce qui arrivera de mieux à son enfant*, c'était là la prière de Michèle, son murmure et sa supplique. Elle jette une poignée de terre dans le trou et voit déjà le gisant se putréfier, et bourgeonner une fleur qui est son fils qui s'épanouit.

Et en effet, tandis que le père sacrifié disparaît sous la terre, le bonheur se dépose avec légèreté sur la paume de la main de l'enfant, sa main petite encore et tournée vers le ciel. Il est là qui le chatouille, le bonheur, mais Olivier ne sert pas le poing ; et la brise qui se lève déjà.

Le réveil ne sonnera plus. Il est lucide. Il n'est plus que lucidité. Il voit tout, il sait tout. Il comprend. Le passé et le présent se mêlent. Quand il n'y a plus d'après. Sa vie toute entière est cet instant immobile qui est tous les instants. Le temps est un et tout est ici, tout est maintenant. Rien d'autre n'a de raison d'être ailleurs. Il n'y a pas d'ailleurs.

Il n'a plus peur. Il est calme. Il sait. La mort est le temps qui fusionne en un point où tout est dit qui nous délivre. Quand cela n'a plus d'importance.